



Monsieur MARTINELLI, Député du Pape aux Etats-Unis, créé cardinal au consistoire tenu hier à Rome.

TEMPERATURE

Table with weather data for April 15, 1901, including temperature in Fahrenheit and Celsius, and wind direction.

Napoléon homme de lettres.

La façon adroite dont les journalistes s'y prennent pour accrocher leurs articles au clou de l'actualité et donner un air d'actualité à l'objet de leurs préoccupations personnelles ou de leurs études particulières me rappelle toujours, écrit M. Auguste Filon, ce petit dialogue de Paillasse avec son maître: "Patron, il me semble que j'entends la musique militaire. Mais non, tu te trompes. — Si, si! J'entends la grosse caisse. — A propos de caisse, patron, est-ce que vous ne pourriez pas m'avancer cent sous? Je ne crois pas que j'aie besoin de recourir à ces artifices pour parler de Napoléon. Il n'entrera dans l'histoire, il n'appartiendra au passé, il ne se couchera définitivement à l'horizon que quand un nouveau Bonaparte aura surgi. Jusque-là, il est et demeure de l'actualité. Au besoin, je pourrais invoquer comme prétexte le beau livre de lord Rosebery que je vais présenter au public français dans quelques jours et que tous les lecteurs de Gaietés voudront lire; non pour me faire plaisir, mais parce que c'est un des livres les plus intelligents et les plus captivants qui aient été écrits depuis bien des années. Pendant que je traduisais, il me venait à l'esprit l'idée d'un autre livre qu'un homme de talent et de bonne volonté devrait nous donner. On a discuté Napoléon tacticien, homme d'Etat, législateur; on a raconté Napoléon amoureux; les relations de Napoléon avec la littérature mériteraient une étude à part. Et quand je parle d'un volume, je me trouve modeste et je serais tenté d'en réclamer deux pendant que j'y suis: Napoléon homme de lettres et Napoléon

dit un jour que si Corneille avait vécu sous son règne, il l'aurait fait prince. Prince, c'est beaucoup en un an. Un matin il aborda Gourgaud avec cette phrase: "Gorgotto, je viens de lire trois volumes sur l'Inde. Quels coquins que ces Anglais!" J'ai eu l'honneur de débiller cette précieuse bibliothèque lors qu'elle arriva aux Tuileries au commencement de 1870. Pourquoi si tard? Je ne puis l'expliquer d'une manière certaine, mais je crois que ces livres avaient été en la possession de la princesse Baciocchi, qui les légua, par testament, au Prince Impérial. Avec ces livres se trouvaient une foule d'objets, armes, bijoux, etc., qui avaient appartenu à Napoléon; ses derniers vêtements, des gilets et des culottes de casimir blanc qui venaient de passer un demi-siècle dans le camp; le pauvre vieil habit vert râpé, qu'il avait fait retourner par Santini pour ne pas porter du drap anglais; la redingote grise et le "petit chapeau", qui était énorme. Je me souviens que le Prince impérial s'en coiffa étourdiment: le chapeau lui descendit jusqu'au menton. Quant aux volumes, c'étaient des in-18, portant, si je me souviens bien, la griffe de Didot aîné et le triple médaillon où l'on voit les têtes des inventeurs de l'imprimerie, avec la mention stéréotype d'Herhan. Ils étaient reliés d'une solide peau jaunâtre et munis de légers signets de soie bien pâle. Les plus usés étaient Ossian et l'Arioste, Orlando Furioso. Je ne me rappelle pas d'annotations marginales de la main de l'Empereur. En fait, il avait à peu près oublié l'art de former des lettres, et l'on sait qu'il eut une peine infinie, au moment de son mariage, à griffonner, pour son beau-père, un billet de trois ou quatre lignes, à peu près lisible, mais les passages les plus souvent relus, les plus vivement admirés étaient soulignés d'une tache brune arrondie, imprimée par un pouce noir de tabac. Ce qu'il préférait à Ossian et à l'Arioste c'était Corneille. Racine et la tragédie française en général. Le soir, à Sainte-Hélène, il lisait tout haut ses pièces favorites, les déclamaient en très médiocre élève de Talma qu'il était. Débit forcé, monotone, qui, parfois, détruisait le rythme et la cadence. Mais s'il lisait de travers, il comprenait à merveille. Imaginez-le, dans un salon de ce Kremlin qui, bientôt, allait s'écrouler, tandis que les dangers et les menaces s'accumulaient autour de lui, dissertant avec sérénité sur les beautés de notre grand tragique. Quel orateur et quel sujet! Quel moment et quels paroles! "Moi, disait-il, j'aime surtout la tragédie haute, sublime, comme l'a écrite Corneille. Les grands hommes y sont plus vrais que dans l'histoire: on ne les y voit que dans les crises qui les développent, dans les moments de décision suprême, et l'on n'est pas surchargé de tout ce travail préparatoire de détails et de conjectures, que les historiens nous donnent, souvent à faux. C'est autant de gagné pour la gloire; car il y a bien des misères dans l'homme, des fluctuations, des doutes: tout cela doit disparaître dans le héros. C'est la statue monumentale où ne s'aperçoivent plus les infirmités et les frissons de la chair." N'ai-je pas raison, cher monsieur Faguet, d'appeler un critique l'homme qui jugeait si bien? Personne — excepté vous — n'a mieux parlé de la tragédie. Ce n'est pas la faute de Napoléon si la nature ne produisit de son temps que des Lemerrier, des Arnaud et des Raynaud. Il

par l'embellissement de l'expression des succès prodigieux en eux-mêmes, soit que, détroné et vaincu, il revise sa propre histoire en corrigeant les fautes et en y glissant des pages apocryphes, soit qu'enfin il vive, par la pensée, un avenir qui ne vint jamais, ce qui le caractérise avant tout c'est la surabondance et le débordement de l'imagination. Une imagination telle qu'elle l'a fait vivre, une partie de son existence, dans l'illusion, dans l'impossible. Une imagination qui fait de lui l'égal des grands romanciers du dix-neuvième siècle, d'Alexandre Dumas, de Balzac. Un romancier: voilà le mot lâché, et le m'y tiens. Un jour, à Sainte-Hélène, la tête plongée dans ses mains, longuement, douloureusement, il méditait. A la fin, il se leva en disant: "Après tout, quel roman que ma vie." La vie de bien des hommes est un roman, mais ils ne l'ont pas fait. Le roman de Napoléon était l'œuvre de son cerveau et de sa volonté, il en était l'auteur et le héros. Or, ce roman-là est encore plus extraordinaire que les Trois Mousquetaires, plus varié que la Comédie humaine... Parmi les créateurs littéraires, plus d'un a tenté de vivre ses fictions. Stevenson a erré à travers la planète, Balzac a essayé de réaliser des spéculations gigantesques, Victor Hugo a souhaité de gouverner la France et Lamartine a cru l'avoir gouvernée. Ce qui n'était chez eux que des velléités a été chez Napoléon l'épanouissement complet de son génie, parce que son énergie était adéquate à son imagination. Il rêvait sans cesse et agissait en même temps, et, à force de voir ses conceptions réussir, il en vint à croire tout possible et à traiter sa propre histoire comme un feuilleton: d'où le réveil et la chute. C'est Napoléon homme de lettres qui a tué l'empereur.

constances qu'on n'a pas oubliées. L'amiral de Cuverville a laissé un renom mérité dans la marine. Ses talents, son grand savoir, sa parfaite correction et sa bienveillance, une bienveillance qui n'exclut pas la juste souci de la discipline, lui ont conquis, partout où il a passé, le respect, la confiance et la sympathie de tous, supérieurs et subordonnés. M. de Cuverville est aussi bon écrivain et orateur que bon soldat; en ce moment où les questions navales ont l'importance que l'on sait, on peut être certain qu'il tiendra une place prépondérante parmi les détracteurs sérieux du Sénat.

THEATRES.

TULANE.

La dernière semaine de la saison au Tulane sera brillante à tous les points de vue; à la porte car les recettes y seront fructueuses; au-delà de la rampe, parce que la troupe qui interprète le drame romantique de J. H. Pengrow, "Heart and Sword", est une des meilleures que nous ayons vues cette année.

La pièce est admirablement bien écrite, et les situations tour à tour dramatiques et pathétiques y abondent. Le prince Victor de Haultail et la princesse Sylvia de Stunhausen, pour des raisons d'Etat doivent s'épouser; mais les jeunes gens ne se connaissent pas et n'entendent pas se marier sans amour. Victor est un prince qui ne se soucie guère des intérêts de son peuple; aussi laisse-t-il à son premier ministre le soin de gouverner, lui préférant le jeu de la vie et suivre les penchants de sa nature frivole.

Sylvia, au contraire, envisage les choses sous leur côté sérieux, et il lui répugne d'épouser un noceur qui n'a pas le sentiment des responsabilités qui lui incombent. Une guerre devient imminente entre les principautés voisines, et le hasard qui fait parfois très bien les choses met en présence le prince et la princesse.

La rencontre est des plus agréables pour l'un et pour l'autre. Victor se révèle à Sylvia sous les traits d'un intrépide guerrier et vaillat que par le cœur et l'épée il conquiert celle qui dans la suite devient sa femme.

Les rôles principaux confiés à MM. John L. Sappiere, Louis Frohoff, Miss Adeline Rappetto, Lella Weldon, ont été rendus d'une façon qui leur a valu de véritables ovations.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Les "Twentieth Century Maids" ont terminé dimanche soir un engagement qui leur a valu bien des succès à l'Académie, et hier soir a débuté une troupe dont la célébrité est grande aux Etats-Unis; elle a comme étoile M. Harry C. Bryant.

Le spectacle a commencé par l'interprétation d'une comédie fort amusante, une critique des mœurs de nos jours: "A Bargain Day". On sait ce que sont les Bargain Days à la Nouvelle-Orléans, des jours où nos grands magasins sont les théâtres de scènes désopilantes. Le "Bargain Day" à l'Académie est une série ininterrompue de scènes, de situations d'une gaieté à faire rire un chiffon.

Dans le vaudeville, on a applaudi les inimitables artistes Kennedy et Quattrello, jongleurs, Perry et Burns, comédiens irlandais, Nolan et White, des spécialistes, chanteurs et danseurs.

Musique gaie, costumes frais, mise en scène brillante, tout cela a été fort admiré hier soir au coquet petit théâtre de la rue St. Charles.

GRAND OPERA HOUSE. La troupe Melville-Baldwin qui nous a fait passer tant de délicieuses soirées, poursuit le cours de ses succès. Son répertoire est vaste, varié, nouveau surtout. Ce n'est cependant pas une pièce nouvelle qu'elle interprète cette semaine, mais une pièce qui, pour être ancienne, pauvre comme donnée, n'en est pas moins intéressante parce qu'elle nous reporte à des temps où les mœurs, les coutumes, les idées étaient autres que celles de l'époque actuelle. L'œuvre de Mme Harriet Beecher Stowe est trop connue pour que nous en donnions ici une analyse, et elle ne sera jamais représentée devant notre parterre sans soulever une sorte de protestation dans le cœur de ceux qui ont connu le Sud à l'époque où se passe l'action. M. Maurice Freeman a fait, hier soir, un excellent *Ulysses Tom*; on voit qu'il a particulièrement étudié le personnage de façon à en mettre en relief tous les beaux traits. M. Sainpolis dans le rôle de Simon Legree a été d'une correction parfaite. C'est en dépeignant le caractère du planteur que Mme Stowe a versé dans une révoltante exagération. Pour un propriétaire d'esclaves qui n'était pas tigre, on en trouvait des centaines qui étaient humains, bons et qui traitaient leurs esclaves avec une très grande bienveillance. La troupe du Grand Opéra compte des artistes de talent, entr'autres: MM. Findlay, Socola, Mel-don, Miles O'Dell, Moore et McGregor.

CRESCENT.

"The Still Alarm", qui a été donnée pour la première fois cette année au Crescent, est un mélodrame que connaît notre public. Jack Manley est un jeune homme très méritant qui s'oppose d'Éléonore Fortham. Éléonore lui rend son affection, et un peu avant que les deux jeunes gens se marient, un bandit — il en y a partout — entre en scène et jure d'empêcher cette union.

Pour arriver à ses fins il se dit possesseur d'un document qui, s'il était livré à la justice, révélerait un crime dont le père d'Éléonore est l'auteur. La fille ne doute pas de l'innocence de son père, mais pour le sauver l'humiliation d'être au premier plan de la justice, elle se sacrifie et renonce à son mariage avec Manley pour épouser le bandit.

Avant le mariage, la calomnie de Bird, le bandit, est découverte, et Manley, dont la conduite a été si blâmée, épouse celle dont il avait toujours gardé l'affection. La scène d'un incendie est d'une réalisation saisissante. On y voit des pompes se rendant au feu, tout le corps des pompiers en pleine activité. Spectacle très attrayant qui attirera la foule toute cette semaine au Crescent.

THEATRE COCHRANE.

Nouveaux programmes au Cochran, depuis dimanche soir: le charmas opéra comique de Strauss: "The Merry War". Miss Myrtle French a une voix de soprano des mieux timbrées et des mieux travaillées. Dans le rôle de Violetta elle a conquis d'emblée son public.

"The Merry War" abonde en situations gaies, valets, etc. MM. S. Vain Langlois et E. S. Weston possèdent aussi des voix fort agréables et chantent avec art.

L'eau constitue trois quarts du système. Si ces trois quarts sont en état — bon! L'eau d'Abita protège contre tous les dangers.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LA Faute de Jeannine GRAND ROMAN INÉDIT Par PAUL ROUGET. QUATRIÈME PARTIE Les Miettes du Bonheur. VI PAPA, MAMAN. Où donc est-elle, cette maman cherchant à comprendre...

qu'il appelle en vain... cette maman qu'il voudrait voir? Ce n'est point évidemment cette vieille Rosalie, rougeaud, bien bonne pourtant, malgré qu'elle soit dotée d'une grosse voix qu'elle s'efforce inutilement d'adoucir! Non... sa maman à lui doit être jeune et belle. Pourquoi n'apparaît-elle point? Se cache-t-elle donc? Ou serait-elle morte? Toutes ces questions, on dirait que mystérieusement l'enfant, rêveur et méditatif à certaines heures, se les fait à soi-même. Qui sait au juste ce qui se passe dans le fond de ces petites cervelles et pourrait-on assurer que, déjà, certains problèmes inquiétants de la vie n'y posent pas leur point d'interrogation. Un jour, gravement, devant Henri Lipray, Armand... après une leçon préalable que lui avait donnée Rosalie, à bégayé: — Papa... papa... Et le jeune docteur aussitôt s'est penché, le front barré de rides profondes, les sourcils froncés. Il a pris l'enfant doucement dans ses bras et d'une voix qui tremblait, qui était émue, il a dit: — Ne prononce pas ce mot là, petit. Non... ne le prononce jamais, vois-tu... il ne le faut pas... mais répète toujours maman... maman... maman. Armand a écarquillé les yeux, cherchant à comprendre... son

intelligence qui sera vive cependant n'a pas encore pu arriver à déchiffrer le sens des paroles du docteur qu'il aime bien. Et il répète, obstinément: — Papa... papa... pa... pa. La vieille Rosalie qui est présente s'est exclamée sans malice: — Voyez vous, monsieur, il vous prend pour son papa. Ah! il ne sera pas endormi à vingt ans, celui-là! Henri aussitôt a déposé l'enfant. Il s'inclinait vers lui... avec émotion. Son cœur bat précipitamment, par saccades violentes. — Tour à tour il rougit et pâlit. Ses lèvres frémissent. — Vous, petit, amusez-toi. Puis il est entré, un peu précipitamment, dans son cabinet. Il s'est assis devant sa table et a posé son front sur ses mains longuement. Il a étonné ainsi des soupirs... qui montaient de sa poitrine oppressée. Ce matin-là le jeune docteur achevait un travail important, un long et savant article destiné à une revue scientifique et relatif au rôle considérable des sérum dans la médecine moderne. A force de volonté, il s'était remis au labeur. Il avait repris ses études, était retourné à ses expériences, à ses projets momentanément abandonnés. Certes, il avait eu encore des

heures de découragement, de profonde lassitude morale. L'espérance qu'un instant il avait caressée, de retrouver un père qu'il aimait secrètement, s'était évanouie de nouveau. Jamais plus il n'avait entendu parler du singulier visiteur venu aux renseignements chez la concierge. Une nouvelle lettre adressée à Larignies, au vieux docteur, lettre dans laquelle le jeune homme avait renouvelé ses supplications et ses protestations, était, ainsi que les autres, demeurée sans réponse. En songeant à tout cela, son cœur se serrait, du noir à nouveau emplissant son âme... l'interrompait dans sa tâche. Souvent aussi c'était à Jeannine qu'il pensait. Mais, si loin d'elle il se sentait fort. Aurait-il cette même force bientôt, quand il la reverrait? Si Jeannine s'offrait à lui... acceptait de devenir sa femme... aurait-il l'atroce, l'effroyable courage de répondre: non... je ne le veux pas! Il venait d'achever son article et il le relisait. En dépit d'une épaisse portière séparant son cabinet de la pièce dans laquelle couchaient Rosalie et le petit Armand il entendait parfaitement les éclats de voix de la vieille femme et par instants les cris joyeux du bambin. Par exception Armand était

gai ce jour-là. Ordinairement son tempérament d'enfant longtemps souffreteux le poussait plutôt à la mélancolie et au silence. Sans doute, Rosalie toujours à la recherche de jeux nouveaux en avait trouvé un cette fois qui convenait momentanément au petit garçon. Parfois le jeune docteur relevait la tête, écoutait. — Il s'amuse... songeait-il. Allons, toute crainte le concernant doit être écartée désormais. Tout à coup un autre bruit strident se fit entendre. C'était le timbre de l'antichambre. A ce moment, neuf heures sonnerent à la pendule monumentale qui tic-taquait sur la cheminée de son cabinet, dressant ses colonnes d'onxy et son cadran doré parmi de nombreux bibelots de prix. Une minute se passa. Henri avait posé sa plume. Quelqu'un frappa à la porte... pénétra dans la pièce. C'était Pierre. Le visage ridé, courbé du vieux domestique blanchi sous le harnais, semblait exprimer une émotion inaccoutumée. — Monsieur, annonça-t-il, c'est une visite. — Une visite à cette heure? Henri le regarda bien, Pierre, vous le savez bien, je n'ai pas besoin de vous le rappeler. — Oui, monsieur... Seulement

ce n'est pas une visite pour une consultation. — Ah!... dans ce cas c'est différent... Cette personne vous a-t-elle donné son nom? — C'est mademoiselle Jeanne, la maman du petit Armand. Henri sursauta. Il fit la domestique avec des yeux pleins d'égarément. Son cœur avait presque cessé de battre. Que disait cet homme! — Mademoiselle Jeanne murmurerait-il, comme s'il ne comprenait pas. Et il répétait: — Mademoiselle Jeanne. Depuis plus de deux mois, pourtant, il avait reçu la lettre de l'exiliée et chaque jour il devait s'entendre à son retour. Ne lui avait-elle pas annoncé? Il était prévenu. Alors?... Et se leva. Et s'efforçant de maîtriser son trouble ordonna: — Faites entrer. Pierre sortit. Durant les quelques secondes qui s'écoulaient entre le moment où la portière rebomba derrière le domestique et celui où elle se releva pour livrer passage à la jeune fille, le regard du docteur se dirigea vers le cadre dans lequel était fixé le portrait de sa pauvre mère. Et il lui sembla que la chère morte lui commandait: — Sois fort, mon fils, sois grand

et généreux. Il eut un sourire navré. Et tout bas il murmura: — Oui, mère tu as raison. Puis il ajouta: — Je sais la voie que, désolé mais il me reste à suivre. "Je ne m'en détournerai pas" "Je l'en fais le serment." "Sois tranquille, pauvre mère quand ses yeux se détachèrent de l'image vénérée, ils aperçurent Jeannine. La jeune fille se tenait devant lui. Elle était très pâle. Sous la robe noire toute simple, sa poitrine se soulevait s'abaissait en mouvements précipités. Depuis dix-huit mois qu'elle était partie, elle n'avait presque pas changé. Ses yeux étaient restés semblables, d'un noir brillant; comme autrefois, ils apparaissaient profonds et lumineux. La bouche avait toujours même expression d'intime et curable mélancolie, et le visage dans son ensemble, avait conservé le même air de résignation, d'énergie tout à la fois que le passé. Peut-être les joues étaient-elles encore creusées légèrement, peut-être la carnation avait-elle pris une teinte légèrement brune. Mais la jeune fille ne portait pas les stigmates de souffrance qu'on voyait gravés sur les fig